

quelques jours, sur les flots de l'Ottawa. Il faut avouer que cette coquille flottante est un peu étroite; je ne puis m'y étendre dans une molle posture, comme un pacha sur son divan, et il ne m'est pas difficile de croire que Cléopâtre était assise plus commodément dans la galère, aux voiles de pourpre et aux lambris dorés, avec laquelle elle s'en allait, sur le Cydnus, à la rencontre d'Antoine; mais, grâce au ciel, je ne suis pas encore assez sibarite pour ne pouvoir souffrir un froissement un peu plus dur que celui du pli d'une rose, et la nouveauté du spectacle qui se déroule à mes yeux est assez attrayante pour me faire oublier une petite gêne corporelle. Il arrive souvent que notre sottise machine de chair et d'os se rebelle contre la royauté de l'âme; n'est-il pas juste que ses animales exigences soient quelquefois un peu réprimées?

Cet Ottawa, qu'on appelle à juste titre la Grande-Rivière, ces beaux points de vue qui l'environnent, ce canot inventé par des peuplades qui n'avaient jamais reçu une leçon scientifique, et ces hommes qui le conduisent, tout est nouveau pour moi.

Nos six rameurs sont les descendants de ces anciens coureurs de bois, dont les courageuses expéditions occupaient une si grande place dans l'histoire de la colonisation européenne, en Amérique. L'un d'eux pourrait ajouter plus d'une curieuse page à cette étonnante chronique. On l'a surnommé l'Assé-Patout, et il mérite bien ce nom; car il a été, au péril de sa vie, dans les régions les plus sauvages de la moitié du continent américain: il a parcouru les plages glaciales du nord, et les immenses prairies de l'ouest; il a vécu avec les Esquimaux du Labrador, les Indiens de la baie d'Hudson, et les trappeurs de l'Arkansas. Au récit de ses nombreux voyages et des dangers de toute sorte auxquels il a échappé, il pourrait joindre d'amusants détails sur ses divers régimes alimentaires; il a savouré les bœufs de bison, les queues de castor, les pattes d'ours, le nez d'élan, ces friandises gastronomiques du chasseur américain. Ce sont là les mets délicats dont il garde un agréable souvenir et dont il espère bien encore se délecter; mais quelquefois aussi, en de tristes jours de disette, il a été obligé de se contenter de la chair coriace d'un corbeau, ou d'un morceau de phoque huileux et rance, quelquefois même il n'a eu, pour apaiser sa faim, que des racines sauvages et cette espèce de fichen que nos anciens voyageurs canadiens ont appelé *tripe de roche*.

Je te laisse à penser, mon cher Georges, quelle doit être la figure de cet homme; les années l'ont ridé, comme l'écorce d'un vieux arbre, et la fumée des tentes et les ardeurs du soleil l'ont revêtu d'une teinte de bronze; mais, quoiqu'il ne soit plus jeune, il est encore alerte et plein de force, content de son aventureux métier, et bien résolu à sillonner les lacs et les rivières, à courir les bois, tant qu'il pourra tenir une rame, ajuster un fusil.

Deux autres de nos bateliers ont une physionomie un peu sournoise qui ne me plaît guère. Jean-Baptiste affirme pourtant qu'ils n'ont d'autre défaut que d'aimer un peu trop le whisky.

Quoi qu'il en soit, tous accomplissent bravement leur tâche, et, selon la coutume de leurs prédécesseurs, dans leur rude profession, ils cadencent, à certains moments, les mouvements de leurs rames; ils chantent, non point comme les gondoliers de Venise, le poème des croisades, travesti en dialecte vénitien, mais les naïves chansons de leurs pères. Quand les Français vinrent, à la suite de Cartier, de Champlain et de quelques illustres gouverneurs de notre colonie, s'établir dans le Canada, ils apportèrent, sur cette terre américaine, la poésie de leur foyer, les chansons populaires de leur province. Ces chansons, ils se plaisaient à les enseigner à leurs enfants. D'âge en âge, la noble race canadienne les a conservées comme un trésor héréditaire, comme un des témoignages de son origine française; et le paysan les a répétées à sa famille, dans les veillées d'hiver, à un cercle d'amis, en ses jours de fête. Le voyageur a fait retentir de ces refrains traditionnels tous les échos de la contrée. Hélas! et plus d'un de ces ardents voyageurs est mort dans son trajet, en murmurant peut-être, au fond des bois, les strophes qu'il avait apprises, bien loin de là, et en se souvenant ainsi du doux pays natal. *Et dulces moriens reminiscitur Argos.*

Les fidèles Canadiens ont si bien gardé cette poésie de leurs pères que, si nous voulions faire un recueil complet de nos anciennes chansons populaires, nous en découvririons parmi eux plusieurs qui leur viennent des rives de la Seine, de la Loire ou du Doubs, et qui sont, aujourd'hui, oubliées ou tout au moins dénaturées, dans les campagnes où elles ont été pour la première fois modulées. J'en ai eu un exemple à Québec; j'ai entendu, là, chanter, dans une amicale réunion, tous les vers d'une jolie chanson franc-comtoise, dont je n'ai jamais pu retrouver, dans nos villages, que quelques lambeaux.

Mais ce sont surtout les bateliers qui se plaisent à répéter ces vieilles et rustiques mélodies. Le chant les égaye, dans la profondeur des forêts silencieuses, dans les lieux déserts qu'ils tra-

versent; et à voir l'empressement avec lequel ils s'y associent, on dirait qu'il est un auxiliaire essentiel de leur travail.

Dès qu'ils ont mis leur barque à flot, l'un d'eux entonne une des pièces de leur répertoire et en module, d'une voix vibrante, les deux premiers vers; les autres chantent, sur un ton un peu plus élevé, les vers suivants, et tous psalmodient à la fois le refrain.

Voici une des chansons que j'ai entendues, dans mon voyage sur l'Ottawa. Le style n'en est pas très-correct, les rimes n'en sont pas riches; mais, telle qu'elle est, elle a résonné au milieu des scènes les plus imposantes du nouveau monde; d'âge en âge, elle a ravivé, dans leur pénible labeur, le courage d'une quantité de braves gens; elle a distrait et égayé peut-être le voyageur solitaire, par les souvenirs qu'elle réveillait en lui. Quel poète élégant, harmonieux, couronné par plusieurs académies, ne serait satisfait d'un tel succès? Mets donc un instant de côté, mon cher Georges, les principes de versification qu'on t'a enseignés au collège, et lis, comme une bonne œuvre naïve de nos pères, ces stances, importées à je ne sais quelle époque, dans le Canada:

Derrière chez ma tante,
Il y a un bois joli;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Gai lon là, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit:
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari.
Gai lon là, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari;
Il ne chante pas pour moi,
Car j'en ai un joli.
Gai lon là, etc.

Il ne chante pas pour moi,
Car j'en ai un joli:
Il n'est pas dans la danse;
Il est bien loin d'ici.
Gai lon là, etc.

Il n'est pas dans la danse;
Il est bien loin d'ici:
Il est dans la Hollande;
Les Hollandais l'ont pris.
Gai lon là, etc.

Il est dans la Hollande;
Les Hollandais l'ont pris:
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici?
Gai lon là, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amènerait ici?
Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis.
Gai lon là, etc.

Je dois ajouter que les Canadiens ne se contentent pas toujours des chansons qui leur ont été transmises par leurs aïeux; il leur en faut de nouvelles, pour de nouvelles circonstances, et plus d'un paysan pourrait se vanter d'avoir fait la sienne, au temps où il était amoureux et au jour de son mariage. Les canotiers ont aussi leurs poètes qui racontent en vers naïfs les épisodes les plus notables de leur vie aventureuse. Au moyen âge, les moines relaient ainsi les principaux événements dans des chroniques rimées. Les bateliers font la leur presque toujours dans la même forme, y adaptent une mélodie traditionnelle, et la chantent dans leurs voyages. Si l'un d'eux succombe à l'un des nombreux périls, auxquels ils sont tous presque constamment exposés, ils honorent sa mémoire par une complainte; mais, comme ils sont très-superstitieux, il y a des moments où le souvenir de ces complaintes leur semble d'un fâcheux augure, et alors ils tâchent de l'écartier de leur esprit.

Quand nos bateliers eurent répété le dernier couplet du joli rosier, l'un d'eux dit: "Chantons la complainte de Periet," puis il en murmura une des strophes:

On avait encor l'espoir
Qu'il se fût sauvé,
C'est son chien qui a fait voir
Son bon maître noyé.